

— Ma foi ! moi aussi ; le voyage m'as mis en appétit.

Ils commencèrent à manger gaiement et du meilleur cœur ; d'ailleurs, La Bruyère avait consciencieusement fait les choses, dépensé presque tout l'argent qu'il avait reçu. Le déjeuner était excellent, les vins ne laissaient rien à désirer.

Pendant les premiers instants, les deux convives, tout à leur appétit, n'échangèrent que quelques paroles sans suite sur la bonté des mets ou la finesse des vins.

Mais, lorsque leur première faim fut à peu près calmée, leur ardeur se relentit ; alors, peu à peu, la conversation devint plus vive et surtout plus intéressante.

Le comte connaissait trop bien sa sœur pour supposer que, si vive que fût l'amitié qu'elle lui portait, elle avait fait un voyage de plus de trois lieues, en croupe derrière un valet, pour le seul plaisir de déjeuner avec lui.

Il attendait donc avec impatience qu'il lui plût de s'expliquer.

De son côté, la jeune fille avait un aussi vif désir d'arriver au but réel de sa visite ; elle ne mit donc pas à une longue épreuve la curiosité de son frère.

— Voyons, dit-elle tout à coup en repoussant son assiette et se laissant aller sur le dossier de son siège : Tu m'as dit, Jacques, que tu risquerais volontiers, pour être riche, non-seulement ta tête, mais encore ton âme ?

— Juste, petite sœur, et tu m'as répondu que cela ne dépendait que de moi.

— Je te le répons encore.

— Bon ! maintenant explique-toi ?

— C'est ce que je vais faire.

— Parle, je suis tout oreilles.

— Jacques, t'occupes-tu de politique quelquefois ?

— Peh ! et toi, petite sœur ?

— A mes moments perdus.

— Eh ! bien, moi, pas du tout.

— Franchement ?

— Ma foi, non !

— Tu comprends, point de porte de derrière entre nous, n'est-ce pas ? C'est un pacte que je te propose.

— Et que j'accepte, Diane. Je suis à toi des pieds jusqu'à la tête ; ce que tu me diras de faire, je le ferai.

— Sans commentaires et sans hésitation ?

— Soit !

— Jure-le ?

— Sur ma foi de gentilhomme, sur mon nom et sur l'affection que nous éprouvons l'un pour l'autre, je te le jure, Diane.

— Voici ma main.

— Voilà la mienne.

— C'est bien, je te crois. Maintenant, je te jure, moi, mon frère, que nous réussirons ou que nous y perdrons la vie.

— Perdre la vie n'est rien, réussir est tout. Mais à quoi réussirons-nous ?

— A être riches, honorés et enviés de tous.

— Voilà qui est parler ; continue, petite sœur, tu ressembles à une héroïne antique.

— C'est que, moi aussi, je suis lasse de cette misérable existence que je mène ; à tout prix, je veux en finir.

— Je t'y aiderai de toutes mes forces, sois tranquille.

— Bon ! Pour qui es-tu ? pour la reine ou pour le roi ?

— Je suis pour le comte Jacques de Saint-Hyrem et pour sa sœur ; et toi ?

— Moi aussi. Ainsi tous les partis te sont indifférents ?

— Tous, excepté le nôtre.

— Très-bien ! En fait de religion vers qui te sens-tu porté ? pour les protestants ou pour les catholiques ?

— Ils me sont aussi indifférents les uns que les autres : je n'ai qu'un Dieu, l'or !

— De mieux en mieux. Maintenant écoute-moi avec un redoublement d'attention ; j'arrive au point capital.

— Parle sans crainte, je ne perds pas un mot.

— Voici la situation politique : le roi, tout à de Luynes, qui déteste la reine-mère, essaye par tous les moyens d'échapper à sa tutelle et de l'éloigner du gouvernement. La reine-mère, de son côté, hait de Luynes, méprise son fils, et prétend, n'importe à quel prix, conserver le pouvoir.

— Tout cela est fort clair et fort net.

— Donc, il existe entre les deux partis une guerre sourde et acharnée, guerre qui pourrait durer longtemps encore, si la reine-mère ne s'était pas donnée, il y a quelques mois déjà, un auxiliaire formidable.

— De qui parles-tu ?

— De l'évêque de Luçon, Armand de Richelieu, qu'elle a fait entrer au conseil.

— C'est juste ! J'ai ouï parler de cet homme ; on n'en dit pas grand bien ; il est de petite race, intrigant, remuant et ambitieux.

— C'est cela même ; seulement tout le monde se trompe sur son compte ; souviens-toi de ceci, Jacques. Cet homme est un géant. Ceux qui s'attacheront à sa fortune monteront avec lui et Dieu sait où ils arriveront ! Ceux, au contraire, qui essayeront de lui barrer le passage seront inévitablement perdus !

— Sang-Dieu ! ceci est sérieux, petite sœur ; mais comment sais-tu de pareilles choses, toi ?

— Que t'importe, si je les sais et si ce que je te dis est vrai ? répondit-elle avec un fin sourire.

— C'est juste, j'ai tort ; continue, Diane.

— Armand de Richelieu, évêque de Luçon, qui, avant six mois, sera cardinal, n'est ni pour de Luynes, ni pour le roi, ni pour la reine-mère.

— Bah ! pour qui est-il donc ?

— Il est comme nous, il est pour lui.

— Pour lui ?

— Ou plutôt, je me trompe ; il est pour la France, qu'il veut grande, riche, puissante, redoutée ; son but est de lui rendre ce prestige qu'elle avait sous Henri IV et qui en faisait la première nation de l'Europe. Tous les projets du feu roi, méprisés ou dédaignés par ceux qui, aujourd'hui, ont le pouvoir entre les mains, il veut les mettre à exécution. Il prétend abaisser la noblesse, relever le peuple, surtout détruire à jamais le parti protestant : cette hydre dont les têtes renaissent au fur et à mesure qu'on les coupe et qui met sans cesse le royaume à deux doigts de sa perte.

— Ce sont de vastes et nobles projets, ma sœur ; mais ils sont, sinon impossibles, du moins très-difficiles à réaliser.

— Peut-être ; du moins, il aura la gloire de l'avoir tenté.

— Soit ! mais il succombera sous le faix.

— L'avenir répondra. Maintenant pour qui es-tu ?

— Et toi ?

— Pour Richelieu.

— Alors, moi aussi. Ne t'ai-je pas donné ma parole ?

— C'est juste ; d'ailleurs je t'avoue que j'étais si sûre de toi que j'avais promis en ton nom même avant de te voir.